

POLAR

C'est arrivé près de chez nous

BRUXELLES Cela fait treize ans que Pieter Aspe écrit des polars. Son commissaire Van In, de la police de Bruges, a un sale caractère, aucun sens de la hiérarchie, aime la Duvel et les jolies femmes, et plus particulièrement encore Hannelore Martens, substitut du procureur. La Belgique francophone n'a pourtant jamais encore entendu parler de lui. Dommage. Mais avec son premier roman, «Le carré de la vengeance», enfin traduit en français, elle va pouvoir commencer à rattraper son retard. Il y est question de cambrioleurs qui dissolvent des bijoux dans un bain d'acide et de ravisseurs qui exigent comme rançon de brûler des toiles de célèbres peintres sur la place publique... Pour les seize livres suivants, il vous reste à vous mettre au néerlandais... ou à continuer de patienter!

Vous écrivez des polars depuis 1996. Vous avez même reçu un prix et ils ont été adaptés en téléfilms. Alors comment se fait-il qu'ils ne soient traduits que maintenant en français? «L'éditeur flamand a essayé de les proposer à des éditeurs français, mais le problème est que personne ne parlait néerlandais pour les lire et les traduire. Puis ils ont été traduits en allemand. Quelqu'un de chez Albin Michel les ont alors découverts et à partir de la traduction allemande, on a décidé de les traduire en français. Cela aura donc mis 13 ans!

C'est surréaliste!

«C'est difficile pour les auteurs néerlandophones de percer dans une autre langue. La Belgique est un petit pays. A la foire du livre de Frankfurt, il y a des grands éditeurs français, espagnols, etc. qui viennent avec leurs best-sellers. Mais personne n'est intéressé par un livre flamand. Il faut avoir un peu de chance. Pour les Scandinaves, c'est la même chose. Il a fallu que les Suédois Sjowall et Walhoo, auteurs de polars, fassent le premier pas. Depuis on a commencé à traduire les auteurs scandinaves. J'espère que ce sera la même chose pour les auteurs

flamands!»

Comment est né votre commissaire Van In?

«J'ai pris comme point de départ un commissaire d'à peu près quarante ans, car c'est l'âge pour devenir commissaire. Je trouvais cela mieux qu'il n'ait pas de femme au début, qu'il soit seul, un peu perdu dans sa maison. Mais il ne pouvait pas rester tout le temps seul, il fallait un peu de romance... J'ai construit le personnage à partir de là. Pour ce premier livre, j'ai fait quatre versions. Dans la première, je ne connaissais pas les personnages comme je les connais aujourd'hui. Ils ont évolué au fil des versions. Van In est devenu ce qu'il est maintenant. Dans les autres livres, il évolue encore.»

Il a beaucoup de points communs avec vous?

«Maintenant plus qu'au départ. Et s'il boit de la Duvel, c'est parce que moi-même j'en bois.»

Votre commissaire Van In est assez critique. Vous en profitez pour faire passer vos propres critiques de la police à travers lui! «Oui! C'est comme cela qu'il est devenu ce personnage qui s'en

fout un peu de tout. Sa seule qualité c'est de résoudre les meurtres. S'il n'est pas foutu à la porte, c'est simplement parce qu'il est doué pour son travail, mais pour le reste, il est anticonformiste. Dans un livre, c'est ce qui crée les frictions. Si le personnage est trop lisse, c'est ennuyeux.»

Et la jolie Hannelore, qui vous l'a inspirée?

«J'ai un ami commissaire qui m'a renseigné sur la police quand j'ai commencé à écrire et il m'a dit il y a treize ans qu'il y avait beaucoup de jeunes femmes qui voulaient faire carrière chez le procureur. Et à Bruges, il y avait dans le temps une femme magistrat. Le personnage est basé sur elle. Elle a treize ans de plus aujourd'hui, mais Hannelore, elle, est restée jeune!»

Et elle sait que vous vous êtes inspiré d'elle pour créer le personnage d'Hannelore?

«Je pense bien, mais je ne l'ai jamais rencontrée. Quand des rumeurs circulent à son sujet, certains attendent paraît-il impatientement mon prochain livre pour vérifier si j'en sais plus!»



Bruges est un peu elle aussi une héroïne de votre polar.

«Oui. J'ai été concierge de la basilique du Saint-Sang. J'habitais au centre de la ville. J'ai donc pris Bruges, parce que c'était facile pour moi, je connaissais la ville et je l'aimais. Je ne pense pas qu'on ait employé la ville auparavant comme scène dans un roman policier.»

Comment vous y prenez-vous pour écrire vos polars? Vous connaissez la fin de l'histoire avant de commencer?

«Non, absolument pas. Je commence par une situation, un décor ou un milieu. Je parle avec des gens et je cherche une histoire. Et je commence avec un meurtre. Puis j'écris quelques chapitres, et à partir de là, je construis toute l'histoire. Mais il y a toujours deux versions. La première version, je l'écris comme cela, sans tout savoir. Quand j'ai écrit la fin, je recommence et je mets tout en place.»

Quels sont vos auteurs de polars préférés?

«Je ne lis presque jamais de polars en réalité.»

L'un de vos polars s'intitule '13' et vous choisissez justement un vendredi 13 pour rencontrer la presse. Seriez-vous superstitieux?

«Non, mais le nombre 13 me porte bonheur. Toutes les choses importantes dans ma vie ont un rapport avec le 13. Mon premier contrat avec l'éditeur était le 7 juin, soit le 7 du sixième mois: en les additionnant, cela fait 13, de l'année 94 qui plus est, or neuf plus quatre font treize également. Et ma femme est née un 26, soit deux fois 13. Il y a encore beaucoup d'autres exemples!»

Christelle Dyon

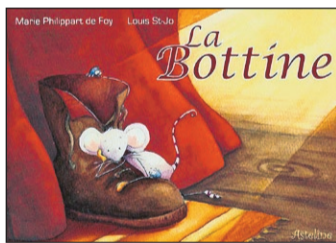
«Le carré de la vengeance», de Pieter Aspe, éditions Albin Michel, 352 pages, 18 €



LE COIN DES PETITS

Une histoire de bottine

Ça ressemble d'abord à l'histoire de Gruyère, une souris qui décide de partir à la découverte de tous les fromages du monde. Pour ce faire, elle déniche dans le grenier une vieille paire de bottines. Mais quand elle les offre au canard, ce sont les chaussures qui deviennent le fil conducteur de l'histoire. Elles se retrouvent au fond du lac, habitées par Merlan un poisson qui fait des prouts. L'une des godasses est ensuite attrapée par un pêcheur qui s'en débarrasse bien vite sur la rive où se trouve... Gruyère pas mécontente de s'y glisser pour la nuit. Et la boucle est bouclée. Voilà une jolie histoire saupoudrée de petites touches d'humour mais surtout servie par de superbes illustrations emplies de tendresse. Dès trois ans. (gp)



/// www.asteline.be

«La Bottine», Marie Philippart de Foy et Louis St-Jo, éditions Asteline, 32 pages, 9,75 €

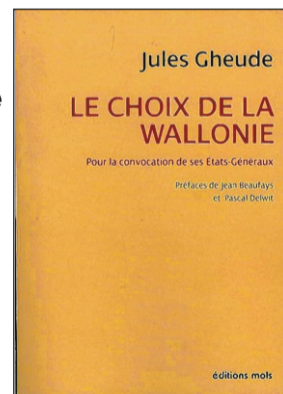


ESSAI

Plaidoyer rattachiste

Partant du constat que l'indépendance de la Flandre est inéluctable, Jules Gheude interpelle la société civile wallonne pour faire face à l'éclatement de la Belgique. Ce disciple de François Perin dresse le constat d'un Etat belge totalement miné par les aspirations indépendantistes de la Flandre et revient sous forme d'entretien, de manifeste et de lettre ouverte sur les derniers mois mouvementés du pays. A l'issue de ce portrait désenchanté, il invite les Wallons à prendre leur destin en main et à faire un choix. Entre l'indépendance ou le rattachement à la France, c'est clairement la deuxième option qui attire ses faveurs.

«Le choix de la Wallonie», de Jules Gheude, éditions Mols, 17,50 €



TRADUCTEUR ?
INTERPRÈTE ?

Tu veux étudier les langues à l'Université de Mons-Hainaut

La Faculté de Traduction et d'Interprétation
Ecole d'Interprètes Internationaux
SEULE FACULTÉ UNIVERSITAIRE DE TRADUCTION
ET D'INTERPRÉTATION EN COMMUNAUTÉ FRANÇAISE

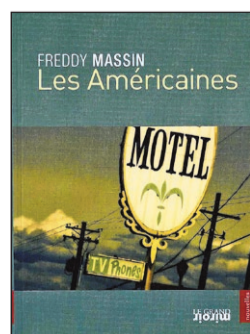
DIPLÔMES DE BACHELIER ET MASTER
EN TRADUCTION ET INTERPRÉTATION

Journées Portes Ouvertes: le 21 juin 2008 de 9h à 12h30

Ecole d'Interprètes Internationaux
17, Av. du Champ de Mars B-7000 Mons
☎ 065/37.36.01

secretariat.eii@umh.ac.be
<http://www.eii.umh.ac.be>

NOUVELLES



Sur la route

Freddy Massin est journaliste sur RTL et obnubilé par les Etats-Unis. Une image, piquée il ne sait où, s'est incrustée dans son imaginaire pour ne plus jamais le quitter: celle d'une famille modèle dans une cuisine baignée de soleil au Nebraska ou au Kansas, avec cette fenêtre plongeant sur un champ de blé. Et l'envie d'aller voir au-delà. L'auteur nous livre 16 premières nouvelles. Il envisage d'en publier 50,

comme les Etats d'Amérique. On a apprécié le regard du compatriote sur le continent outre-Atlantique et ses portraits attachants. Même si les images de bitume surchauffé, les paysages désertiques et les motels décrépis font un peu «resaucé». (cf)

«Les Américaines», de Freddy Massin, éditions Luc Pire, 247 pages, 18 €

